



Obsessions et cauchemars

Episode 2 : un collaborateur

Par Fabrice Hatem

« Entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi ; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé. » (André Malraux)

Voilà encore un moteur de voiture qui approche... Est-ce qu'ils vont s'arrêter devant chez moi pour m'embarquer ?? Ah, non ouf, ils continuent plus loin. Ça ne sera pas encore pour cette fois. Je vais essayer de dormir un peu. Mais j'y arrive pas, avec cette angoisse... Ils sont partout, là, avec leurs uniformes vert-de-gris et les manteaux de cuir noir de la Gestapo. Chaque fois que je les croise, ces sales gueules de boches, j'ai l'impression qu'ils me regardent bizarrement, qu'ils peuvent lire mes pensées dans ma tête, voir les lettres que je porte à travers mes vêtements, qu'ils devinent que je fais partie de la Résistance...

Des fois, je me demande si ne j'ai pas fait une grosse bêtise en rentrant dans ce réseau. Bien sûr, il y avait l'humiliation de la défaite, la haine des occupants... C'était toute une ambiance patriotique autour de moi, on écoutait Radio-Londres la nuit. Alors, quand Philippe m'a proposé de rentrer dans la Résistance, j'ai pas hésité une seconde. C'était mon meilleur ami, j'avais l'impression que j'allais vivre une aventure exaltante, servir mon pays, attaquer des casernes, faire sauter des trains Au lieu de ça, je me suis retrouvé à faire des aller-retour entre Paris et Lyon pour porter des papiers à des gens que je ne voyais même pas... Agent de liaison, qu'ils appellent ça.... Mais c'est pas du tout exaltant comme travail, c'est plutôt une source permanente de peur... D'abord, chaque fois que tu vas chercher des papiers dans une « boîte aux lettres », tu te demandes toujours si tu vas pas te faire alpaguer par des policiers en civil. Ensuite, il faut les porter sur toi, en faisant surtout mine de rien si tu croise une patrouille de boches. Ensuite, il faut prendre le train, ça grouille de policiers dans les gares, pour un oui pour un non, si tu as l'air un peu nerveux, ils te contrôlent tes papiers, fouillent ta valise, et la t'es bon pour le cachot. Ensuite, dans le train, il y a des contrôles sans arrêts, et si jamais quelque chose tourne mal, là t'es vraiment pris comme un rat. Et encore si quand t'arrives t'étais bien accueilli, remercié, félicité pour ce que t'as fait !! Ben non, tu donnes simplement les papiers à un inconnu qui t'a dit le mot de passe, ou bien même tu les laisses dans un endroit discret sans avoir vu personne, et ensuite retour à la case départ. Et bien sûr, tu n'as aucune idée de l'utilité de ce que tu as fait, à quoi ont servi les papiers que tu transportais, qui les a lus, qui les a écrits... Au fond c'est très frustrant, la Résistance, c'est beaucoup moins excitant que n'importe quel travail ordinaire, tu parles jamais à personne, t'est toujours tout seul avec ta frousse...

Parce que la frousse, ça, je connais !!! C'est pas seulement sur le moment, quand t'es dans les gares avec tes papiers, ou que tu rencontres un inconnu dont tu ne sais pas si c'est un ami ou s'il va t'embarquer. La frousse, c'est tout le temps, 24 heures sur 24, à perpète on pourrait dire. Parce que quand tu commences à gamberger, ça peut te mener très loin, au-delà de la panique, à la limite de l'hallucination et de la folie. Et si le type que je dois rencontrer demain m'arrête ? Et s'ils me torturent dans la prison ? Il paraît que des fois ils arrachent les dents et les ongles des prisonniers pour les faire parler, moi que je sais pas si je pourrais résister à ça... Bon, mais de toutes manières, je ne sais rien, et puis j'ai ma pilule de cyanure... mais est-ce que j'aurai le courage de la prendre ? Bon sang, encore une patrouille qui arrive, elle est vraiment truffée de boches, cette foutue gare. Surtout, avoir l'air normal, pas leur montrer que mon cœur, il bat à 250 à la minute quand je les croise... C'est insupportable cette peur, elle me colle à la peau comme une tunique de Nessus, quand c'est pas la peur des patrouilles, c'est celle des voitures la nuit, des contrôles dans le train, d'une dénonciation du réseau par un infiltré... Vraiment, j'en ai la tête qui explose... et puis même pas moyen d'arrêter, comment leur expliquer que je ne veux plus rien faire avec eux, de toute façon, ils ont bien mis mon nom quelque part, si le réseau tombe, moi aussi je serai arrêté, j'aurai beau leur expliquer, aux policiers, que je ne fais plus rien depuis des mois, que j'ai tout laissé tomber, ils ne voudront pas me croire...

Eh oui, la Résistance, au quotidien, ce n'était souvent qu'un travail de fourmi, dangereux, angoissant et sans gloire, effectué par des tâcherons solitaires, bien éloigné du rêve d'héroïsme guerrier qui les avait conduits à s'engager. Sans doute, les informations qu'ils transmettaient étaient utiles, permettant de préparer des opérations militaires, de sauver des vies, de mieux connaître le dispositif ou l'état d'esprit de l'adversaire... Mais le quotidien de ces agents de liaison n'en n'était pas pour autant très différent de celui de vulgaires facteurs... La peur en plus, bien entendu.

Et la peur, c'est quelque chose à laquelle tout le monde ne sait pas résister. Il y a, certes, quelques hommes à la forte constitution psychologique, étrangers à la panique, maîtrisant leur angoisse face aux dangers possibles et affrontant avec sang-froid les dangers réels. Il y a la majorité des hommes normalement angoissés, que la perspective d'une arrestation emplit d'effroi sans les empêcher de mener à bien la mission dont ils ont été chargés. Et, puis, il y a aussi ceux qui ne parviennent pas à dominer la peur qui les assaille. Ils laissent alors par d'incessantes vagues de panique, qui peu à peu emplissent tout le champ de leur conscience et ébranlent leur esprit. Ceux-là sont dangereux pour les autres et pour eux-mêmes : ce sont eux qui vont rebrousser chemin et se mettre à courir à la vue d'une patrouille qui n'avait jusque-là rien remarqué d'anormal ; ce sont eux qui vont blêmir et bafouiller devant le policier examinant d'un œil distrait les papiers et les bagages des voyageurs ; ce sont aussi eux, qui, une fois emprisonnés, et sans même avoir été giflés par leurs interrogateurs, vont ressasser avec terreur les menaces verbales de ceux-ci pendant une longue nuit d'insomnie, pour accepter, le matin suivant, de collaborer avec eux et de livrer leurs camarades.

On désigne habituellement ce type de personnage par le terme méprisant de « lâche » ou de « trouillard ». Mais n'est-il pas possible de leur trouver quelques circonstances atténuantes en disant plutôt qu'il s'agit d'individus à la psychologie fragile, qui ne sont pas bien armés pour résister aux vagues de terreur panique suscités par une imagination souvent très vive ? Peut-on vraiment reprocher au soldat défendant une juste cause d'abandonner ses armes et de s'enfuir, le cœur empli de terreur, devant la perspective d'être déshonoré par un obus, éventré par une baïonnette, asphyxié par un gaz de combat ? Peut-on reprocher à un père aimant saisi d'une irrépressible panique devant l'incendie de son appartement, de sauter par la fenêtre pour échapper aux flammes, en oubliant, dans l'affolement, de vérifier auparavant que ses enfants étaient en sécurité ? Et peut-on reprocher à un homme soumis à d'atroces tortures de révéler ce qu'il sait à ses interrogateurs, ou de se livrer à d'absurdes aveux, incriminant ses amis et ses proches pour échapper à la douleur ? Sommes-nous bien sûrs qu'à leur place, nous aurions agi de manière plus digne, plus courageuse ?

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que Paul Dubois ne faisait pas partie de la catégorie des héros au cœur d'acier, mais plutôt de celle des paniquards prêts à tout, pour mettre fin à la torture dévorant leur corps et à la *peur de la torture* dévorant leur esprit.

Alors qu'il s'apprêtait, pour la dixième fois, à prendre une lettre des mains d'un inconnu sur le quai de la station Couronnes, Paul fut, un matin d'avril 1942, entouré et ceinturé par plusieurs policiers en civil. Après un bref passage dans les locaux de la Préfecture, il fut transféré dans l'une des locaux de la Gestapo parisienne, installée rue des Saussaies.

Le premier interrogatoire fut presque courtois. Il n'était même pas attaché sur sa chaise, et l'officier allemand, qui parlait un français très correct, s'adressa à lui poliment et calmement.

- *Vous êtes bien monsieur Paul Dubois, né à Vesoul le 2 octobre 1920 ?*
- *Oui.*
- *Vous habitez Paris, 8, boulevard de Courcelles ?*
- *Oui.*
- *Vous êtes marié avec madame Hélène Calmel ?*
- *Oui.*
- *Et vous avez deux petites filles, Françoise et Irène ?*
- *Bien. Monsieur Dubois, je vais être très direct avec vous. Nous vous avons arrêté, parce que vous êtes un agent de liaison du réseau gaulliste « France debout ». Est-ce que vous niez les faits ?*
- *Je n'ai rien à dire.*
- *Ecoutez, monsieur Dubois, nous allons nous dispenser de ces préliminaires ridicules. Je vais directement écrire sur le procès-verbal que vous avez avoué. Cela m'évitera de vous maltraiter, ce dont je ne n'ai aucune envie.*
- *Je n'ai rien à avouer.*
- *Très bien, monsieur Dubois. Je vais maintenant vous expliquer quelque chose. Votre réseau nous a fait beaucoup de mal. Des trains de munitions ont été récemment bombardés avec beaucoup de précision, alors que personne n'aurait dû savoir qu'ils passaient là. Des patrouilles allemandes sont tombées dans des embuscades. Des amis français à nous ont été abattus. Nous avons de fortes raisons de penser que beaucoup de ces contrariétés sont liées plus ou moins directement, à l'action de votre réseau. Alors, nous avons reçu des instructions très fermes pour le démanteler. Pour nous c'est vraiment une priorité. Est-ce que vous voulez bien nous aider ?*
- *J'ai rien à faire avec tout ça, dit Paul, avec un très léger tremblement dans la voix.*

Kurt Langsfeld n'était pas, par vocation, un tortionnaire. C'était un philosophe de formation, un intellectuel déclassé par la crise des années 1920 et perverti par les idées du nazisme. Son travail d'enquêteur ne consistait pas à tabasser les gens, mais à repérer le point faible d'un prévenu pour tirer de lui des aveux et le pousser à coopérer. Et son expérience lui avait appris qu'un homme avait toujours, forcément, un point faible. Pour certains, c'étaient la peur de douleur physique ou une phobie insurmontable ; pour d'autres, c'était la rancœur contre un camarade ou un supérieur qui les

avait trahis, humiliés ou inutilement mis en danger ; pour d'autres encore, c'était l'amour pour leur famille. Et, une fois détecté ce point faible, il suffisait parfois de stimuler un peu leur imagination pour provoquer en eux une panique totale qui les menait rapidement à résipiscence.

Tout l'art de l'enquêteur consistait à identifier ce point faible chez la personne qu'il interrogeait, pour creuser ensuite la brèche et conduire le prévenu à avouer, puis à collaborer. Et s'il fallait en passer par les pressions physiques – ce que les non-professionnels appellent « la torture », il avait à sa disposition une équipe de spécialistes qu'il laissait alors opérer sans s'en mêler directement.

Mais Kurt Langsfeld sentit d'instinct qu'avec Paul Dubois, il n'aurait pas besoin d'en arriver là. Le léger tremblement de voix de sa dernière réponse lui laissait penser qu'il avait affaire à un détenu appartenant à la catégorie des « émotifs non compensés ». Pour parler plus simplement, celle des paniquards. Ou encore des trouillards et des lâches, si vous voulez. Ceux-là avaient beau commencer, pendant l'interrogatoire, à jouer pendant quelques temps les fanfarons, à nier, à s'enfermer dans un silence buté. Il percevait très vite, à leur regard fuyant, à leur voix hésitante, à un tremblement de la main, à un mouvement furtif de leur pomme d'Adam pendant qu'ils avalaient péniblement leur salive, qu'ils allaient très rapidement lâcher le morceau pour peu qu'on fasse un peu monter la pression psychologique. Parfois, cela pouvait prendre la forme d'une simulation d'interrogatoire un peu musclée, avec début de torture dentaire. Mais, le plus souvent, il n'était pas même nécessaire d'en arriver là. La simple menace de ces sévices, accompagnée de l'évocation d'une possible condamnation à mort, s'avérait suffisante. On les ramenait alors pour la nuit dans une cellule individuelle, de préférence attachés pour qu'ils ne tentent pas de mettre fin à leurs jours, et, au bout de deux ou trois jours de pressions psychologiques, accompagnées au besoin de quelques simulacres de torture, ils crachaient le morceau, et roulant dans l'abîme de leur propre terreur, se transformaient en collaborateurs zélés, prêts à infiltrer le réseau pour sauver leur peau.

Le seul problème était d'opérer ce retournement suffisamment vite pour ne pas donner matière à soupçons à leurs complices. Si les types tenaient plus de 72 heures, ne se trouvaient pas à l'heure dite à leur prochain rendez-vous, c'était trop tard : l'alerte était donnée, les caches étaient changées, le mouchard potentiel était grillé, et il n'y avait plus qu'à s'en débarrasser après en avoir tiré les trois petites bribes d'informations à peu près inutiles, qu'il pouvait livrer. Cette perspective sinistre constituait d'ailleurs un excellent moyen de pression sur les esprits faibles, mis en demeure de choisir sur le champ entre la collaboration et une mort présentée comme particulièrement douloureuse.

Kurt Langsfeld s'attela donc immédiatement à la tâche.

Une bonne préparation psychologique consistait à laisser le prisonnier seul une heure ou deux, suffisamment près d'une salle de torture pour qu'il puisse entendre les cris de douleur des suppliciés. Une rencontre opportune avec la civière où gisait le corps meurtri de la victime, au moment où il était ramené dans sa cellule, lui laissait imaginer sans paroles inutiles l'état où il risquerait de bientôt se retrouver s'il refusait de coopérer. Et c'est ce que l'on fit avec Paul.

On introduisit ensuite celui-ci dans le bureau de Kurt Langsfeld – une sorte de boudoir d'intellectuel aux murs lambrissés couverts de bibliothèques, pas du tout la salle d'interrogatoire à la lumière glaciale et au carrelage ensanglanté qu'il aurait pu redouter.

Presque souriant, Langsfeld était assis derrière son bureau, prêt à jouer sa partie de poker menteur avec son prisonnier.

- *Bien, monsieur Duval, je ne vais pas y aller par quatre chemins, je pense que vous pouvez nous rendre de grands services. Et nous, en échange, cela nous évitera de vous réduire en bouillie et de massacrer votre famille, ce dont nous n'avons aucune envie.*
- *Je n'ai rien à vous dire, dit Paul d'une voix mal assurée...*
- *Mais oui, bien sûr. Tiens, je vais vous montrer quelques photos...*

Langsfeld s'approcha, muni de d'une pile d'images de supplices terrifiants et de victimes mutilées, éborgnées, les dents arrachées, les membres désarticulés, défigurés, affreusement brûlés, suspendus à des crocs de boucher. Paul détourna les yeux, dégoûté et horrifié.

- *Non monsieur, il faut tout bien regarder. Carl, tiens bien droite la tête de notre ami Paul.*

Une énorme brute au physique de père Ubu, panse proéminente, regard bovin, crâne rasé, le visage ruisselant de sueur, saisit brutalement la tête de Paul et l'obligea à regarder les photos. Celui-ci essaya alors de fermer les yeux. Une brutale clé au bras provoqua une douleur fulgurante dans son épaule.

- *Allez, on ne vous demande pas grand'chose, juste de regarder notre petit album de photos. Ouvrez les yeux et écoutez-moi.*

Paul ouvrit les yeux. La douleur diminua aussitôt.

- *C'est bien dit, dit Kurt, vous commencez à coopérer.*

Dès ce moment, il sut qu'il avait presque à coup sûr partie gagnée. Paul n'avait résisté que quelques minutes à la première menace physique. Cela signifiait qu'avec un peu de chance, il serait réduit à merci en quelques heures, en un jour tout au plus.

- *Vous voyez, là le type aux yeux crevés et aux doigts écrasés, c'était une grosse huile dans un réseau gaulliste qui a refusé de donner le nom de son chef. A la fin, dans sa cellule, il criait pour supplier qu'on l'achève. Mais on n'est pas des assassins, nous, on l'a laissé mourir tout seul. De soif. Ça a bien pris 20 jours, quand même.*
- *Et celui-là, sans dents et sans ongles, il a quand même fini par nous dire ce qu'on voulait entendre quand on a commencé à lui travailler directement les nerfs de la mâchoire à la fraise dentaire. C'est bête pour lui : s'il avait parlé seulement trois jours avant, on l'aurait fusillé encore entier, alors que là, ce n'était plus qu'un déchet sanguinolent quand on l'a attaché au poteau.*
- *Celui-là qui a l'air d'avoir très mal, on lui avait brisé la colonne vertébrale à coups de barre de fer. Un vrai héros, le type, il est mort sans avoir parlé, étouffé dans son sang.*

Kurt observait attentivement Paul tout en parlant. Il remarqua que celui-ci semblait avoir tout particulièrement pâli à l'évocation des tortures dentaires. Il fit signe à son sbire de relâcher son étreinte. Paul respira.

- *Écoutez, Paul, nous ça nous déplaît beaucoup de faire des choses comme ça. On ne torture pas par plaisir, on ne tue pas plaisir ; moi, j'aime bien la France, vous savez. J'allais en vacances à Deauville avant la guerre, avec ma famille. Mais on a des ordres, on veut aider le gouvernement français à se débarrasser des éléments subversifs, des communistes...*

- *Des résistants et des patriotes, tenta de corriger Paul dans un sursaut de fierté.*

Un coup extrêmement violent s'abattit sur son crâne. Carl venait de le frapper avec une matraque.

- *Des éléments subversifs, des communistes et des juifs terroristes...*

Paul ne répondit rien, cette fois. Kurt fut satisfait. L'incident faisait partie du dressage. L'idée était de punir sur-le-champ toute velléité de résistance afin de briser les individus, de les habituer à une attitude de soumission totale.

- *Mais vous, on pense qu'au fond vous êtes récupérable. Vous n'êtes pas juif, vous n'êtes pas communiste, vous n'avez tué personne, vous êtes juste un français patriote qui a été trompé par les gaullistes.*

Paul ne répondait plus rien, n'essayait plus de faire le fier, de lui répondre du tac au tac. Kurt avait gagné la première manche.

- *... Alors, on voudrait vous donner une chance de vous rattraper : si vous coopérez avec nous, si vous nous dites ce que vous savez, si vous nous livrez régulièrement des informations sur le réseau tout en continuant à travailler avec lui, il ne vous arrivera rien à vous ni à votre famille... Vous aurez de quoi manger tous les jours, vos enfants seront correctement habillés...*

Kurt n'évoqua pas directement la question d'une possible rétribution financière. Il avait par expérience que ce genre de proposition provoquait toujours chez les français de violentes réactions de révolte qui allongeaient inutilement le délai de résistance. Mais, toujours pas expérience, il savait aussi que les choses se passaient de manière beaucoup plus fluides lorsqu'il parlait de nourrir et d'habiller les enfants. D'autant que cette sollicitude apparente masquait aussi une menace non exprimée, qui pouvait pétrifier de terreur certains détenus : s'attaquer directement à leur famille.

- *Vous voulez que je trahisse mes camarades, c'est ça ?*
- *Voyons, Paul qui vous parle de trahir ? je vous fais remarquer d'ailleurs qu'il y a une heure, vous n'avez encore fait partie d'un réseau, et que là vous venez d'avouer. Bon, passons, de toute façon on le savait déjà. Nous, on pense qu'en nous aidant à démanteler ce réseau de terroristes, en nous donnant les moyens de rétablir l'ordre dans ce pays en empêchant les bombardements des anglo-américains, vous servirez bien mieux la France qu'en jouant les petits facteurs pour une bande d'enragés. Vous savez à quoi servent les lettres que vous transportez ? A préparer des bombardements de gares et d'usine, qui ne tuent même pas des soldats allemands, mais vos compatriotes, des femmes, des enfants, des innocents qui n'ont rien à voir avec cette guerre...*
- *Mais c'est vous les envahisseurs contre qui il faut lutter !*

Paul rentra instinctivement sa tête dans ses épaules en attendant un nouveau coup. Rien ne vint. Après quelques secondes de silence, Kurt reprit :

- *Ecoutez, je vais vous donner une chance, c'est la chance de votre vie en fait. Ou bien vous décidez de travailler avec nous et on vous garde en bonne santé, ou bien demain matin, quand vous nous aurez dit non, on commence à vous faire subir le même traitement qu'aux héros que vous avez vus sur les photos. Ensuite, on arrêtera toute votre famille et on la déportera en Allemagne, pour aller travailler dans les usines d'armement. Vous savez, celles que vos amis anglais bombardent régulièrement. Alors, maintenant, on va vous laisser réfléchir. Mais avant, il faut rassurer votre femme, pour qu'elle ne s'inquiète pas. Elle doit être au courant de vos activités, votre femme, non ?*
- *Non, elle ne sait rien, mentit Paul.*
- *Bon, disons qu'elle ne sait rien. Alors, vous allez prendre ce téléphone, vous allez l'appeler, vous allez lui dire qu'elle ne s'inquiète pas, que vous avez dû partir plus tôt que prévu pour Lyon, et surtout, surtout de ne rien dire à personne, d'accord ?*

L'appel était nécessaire, car il fallait évidemment rassurer la famille, éviter que la nouvelle d'une arrestation ne conduise le réseau à mettre en place les mesures de sécurité qui auraient rendu impossible la future mission de l'agent double. Mais il constituait également une sorte de test : si Paul faisait ce qu'on lui disait, s'il acceptait de rassurer sa femme sans prononcer les mots qui auraient mis en branle les dispositifs de protection, cela signifiait qu'il était déjà prêt, au fond de lui, à franchir le pas et à accepter son rôle d'agent double.

- *Tenez, voilà le téléphone. Mais surtout, pas de phrase secrète ou de mots codés pour dire que vous avez été arrêté. Parce nous, on s'en rendra compte tout de suite, hein !! Votre femme est surveillée, sur écoutes, et si on s'aperçoit qu'elle dit quelque chose qu'il ne faut pas à quelqu'un qu'il ne faut pas, vous pouvez lui dire adieu, et à vos enfants aussi. C'est vous qui choisissez, maintenant...*

Paul hésita une seconde. Il avait convenu avec sa femme d'un certain message qui lui ferait comprendre, sous des dehors anodins, qu'il avait été pris. Mais, prononcer ces paroles, en ces circonstances, c'était s'exposer lui-même, et sans doute aussi Hélène, à une mort atroce, alors qu'il lui suffisait de mener en bateau ses interrogateurs pendant un jour ou deux pour mettre le réseau à l'abri. Feindre de coopérer était, se disait-il, la moins mauvaise des solutions dans l'éventail désespérément restreint des possibles qui lui était encore ouvert. Mais cet argument n'était-il pas simplement un prétexte pour céder, pour échapper à la torture en faisant un premier pas dans la voie de la soumission ?

Il prit le téléphone et composa le numéro de sa femme.

- *Bonjour Hélène, ça va bien ?*
- *Oui. Pourquoi tu m'appelles ?*
- *Je dois partir à en voyage plus tôt que prévu. Je ne rentrerai pas ce soir.*
- *Tout va bien, tu n'as pas de problèmes ?*
- *Oui, tout va bien, ne t'inquiète pas.*

- *Mais tu n'as pas pris ta valise ?*
- *Je n'en n'ai pas besoin, je fais juste un aller-retour. Embrasse bien la petite.*
- *D'accord, je t'embrasse. Fais bon voyage et sois prudent.*

Kurt Langsfeld observa attentivement Paul pendant la conversation. Bien que ces choses soient par définition difficiles à repérer, il n'avait pas le sentiment que celui-ci ait cherché à envoyer un message codé. On ne savait jamais, bien sûr, mais il semblait se comporter pour l'instant comme s'il se réservait la possibilité d'accepter son marché.

- *Très bien monsieur Duval. Nous allons vous conduire dans votre cellule, maintenant. Mais avant, je voudrais vous montrer quelque chose.*

Ils descendirent ensemble au sous-sol de l'immeuble. Paul menotté, était étroitement serré par Carl et un autre sbire. Des cris abominables s'échappaient de l'une des portes en fer qui se succédaient le long du couloir.

- *C'est là que nous nous occupons des prisonniers qui n'ont pas encore accepté de coopérer. Je vais vous montrer.*

Kurt poussa la porte. Dans un local mal rangé, éclairé par la lumière dure d'une ampoule nue, traînaient toutes sortes d'ustensiles étranges : des courroies, des capuches, une baignoire, des scies et des tournevis, un chalumeau, des barres de fer, un générateur électrique avec son fouillis de câbles. Une odeur de sueur et de chair brûlée flottait dans la pièce. Au milieu de celle-ci, deux hommes semblaient affairés au-dessus d'un troisième, attaché sur une espèce de fauteuil de dentiste, qui hurlait.

- *Tu vas parler, salaud ? tu vas nous dire qui est ton chef, ou bien on t'arrache la molaire aussi !! Passe-moi la pince, Alfred !!*
- *Ahhh !!*
- *Voilà, c'est ici qu'on occupe de nos prisonniers récalcitrants. On leur fait toutes sortes de choses désagréables pour qu'ils réfléchissent bien. Ça ne nous plaît pas de faire ça, mais c'est la guerre... Alors, voilà, monsieur Paul, vous allez bien réfléchir cette nuit. Demain, on vous conduira ici, on vous attachera sur cette chaise, et puis vous nous direz ce que vous voulez faire. Voilà. Maintenant, on va vous conduire à votre cellule, on va vous servir un bon dîner pour vous remettre de vos émotions, et puis vous réfléchirez tranquillement.*

Ils remontèrent au rez-de-chaussée. Avant de le laisser partir dans le fourgon cellulaire, Kurt se retourna vers Paul, l'air faussement amical :

- *Et puis servez-vous bien de vos dents, parce que c'est peut-être la dernière fois...*

Paul fut conduit en fourgon cellulaire à Fresnes. Il vit monter avec lui quelques types à moitié morts, brisés par les coups, les visages ensanglantés et défigurés, qui furent jetés, pantelants dans les petites cellules individuelles du véhicule. Puis il rentra dans la prison, remplit quelques formalités d'usage avec des gardiens presque polis. On le déshabilla, l'examina sous toutes les coutures pour vérifier qu'il n'avait sur lui ni armes ni poison, et on lui donna un uniforme de détenu. Puis il fut mené dans une cellule, certes étroite et sans confort, mais beaucoup moins sinistre qu'il ne l'aurait imaginé. La pièce mesurait environ 2 mètres sur 4, était munie d'un lavabo avec un robinet, d'un lieu d'aisances presque propre, d'une chaise, d'une table et d'un lit de camp à une place, avec quelques couvertures. Le tout

illuminé par une ampoule pendant au plafond. Une petite lucarne grillagée laissait rentrer la lumière du jour finissant, projetant sur les murs l'ombre des deux barreaux. L'odeur était rance, avec un très vague relent d'urine, mais supportable. On entendait à travers la porte de bois les échos de la prison : bruits de pas et de serrures, claquements de portes, appels, cris...

Paul s'installa sur son galetas et commença à réfléchir.

Il avait, pensa-t-il, le choix entre trois solutions :

Résister, et c'était la torture immédiate. Une perspective qui le terrifiait, et qu'il élimina presque immédiatement.

Collaborer, et c'était le déshonneur. Une perspective qu'au départ, il refusa.

Mais peut-être avait-il une troisième solution : il pourrait-il faire semblant d'accepter de jouer le jeu, livrer quelques renseignements sans intérêt à la Gestapo, obtenir sa libération, prévenir ses amis et disparaître dans la nature ?

Je veux pas qu'il touchent à mes dents et qu'ils arrachent mes ongles c'est horrible l'état dans lequel il ont mis ces pauvres types je veux pas me retrouver comme un pantin désarticulé de toute manière je me connais j'arriverai même pas à résister longtemps j'ai toujours eu peur du dentiste déjà lorsqu'ils approcheront la chignole de mes dents je vais commencer à me tortiller comme un ver de terre même normalement chez le dentiste j'ai peur et j'ai tellement mal que je veux m'en aller même avec des calmants alors là je tiendrai pas 5 minutes et puis ils peuvent me faire plein d'autres choses horribles ils peuvent me couper les couilles je pourrai plus jamais baiser ou alors me crever les yeux ou bien m'écraser les mains à coups de marteau c'est horrible ça je veux pas avoir les doigts écrasés et puis de toute façon je serai même pas capable de résister au bout de 3 minutes je les supplierai d'arrêter et je leur dirai tout ce que je sais alors il vaut mieux le faire tout de suite mais je pourrai aussi essayer de me suicider cette nuit voyons ce que je pourrai faire peut être me pendre aux barreaux mais il n'y a pas de corde peut-être la couverture non ça ne marchera pas merde ils m'ont pris le pantalon où j'avais ma pilule de cyanure bon alors peut-être me fracasser la tête contre les murs mais il ont l'air capitonnés ou alors m'égorger mais j'ai rien pour faire ça surement qu'ils ne vont pas me donner un couteau pour le diner et puis je suis pas sûr d'avoir le courage

Ce qu'il ne savait pas, c'était que les gardiens avaient reçu des instructions spéciales de surveillance les concernant, et que, toutes les cinq minutes, un regard indiscret se glissait sans bruit depuis l'œillère de la porte pour vérifier que rien d'anormal ne se passait. Aurait-il même essayé de mettre fin à ses jours, comme le tentaient de temps à autres quelques prisonniers parmi les plus courageux, que sa tentative aurait vraisemblablement été interrompue à temps. Mais Paul, de toute manière, n'était pas un héros courageux, et ne tenta même pas, au bout de compte, de se suicider. Par contre, il continua de réfléchir, voyant avec terreur les heures de la nuit s'écouler, le rapprochant ainsi inexorablement du fatal dénouement du lendemain matin.

Mais je peux pas les trahir quand même je me suis pas engagé dans la Résistance pour devenir un traître après si je les livre tout le monde me méprisera c'est vrai aussi qu'ils peuvent tous mourir alors personne saura jamais si j'étais sûr que personne le sache je peux quand même essayer de sauver ma peau et puis tant pis pour eux au fond qu'est qu'ils m'ont fait faire dans cette soi-disant résistance juste porter des courriers d'un endroit à l'autre je ne savais même pas ce qu'il y avait dedans dans tout ça moi j'ai eu que le mauvais côté la peur au ventre alors que les autres ils s'amusaient à faire sauter les trains oui faire sauter les trains c'est ça que j'aurais voulu faire mais ils ne m'ont pas laissé ils m'ont juste dit de faire le petit facteur mais j'avais d'autres possibilités en fait ils m'ont méprisé ces salauds

et maintenant c'est à cause d'eux que je me retrouve dans des embêtements pas possibles, alors chacun pour soi non, chacun sa merde moi je vais me tirer d'affaire et tant pis pour eux et puis peut-être au fond les Allemands il vont gagner la guerre contre les Russes moi j'ai jamais aimé les communistes si on les aide peut-être que c'est une manière de mettre la France dans le camp des vainqueurs mais non c'est des salauds ces boches je pourrai plus regarder mon copain Philippe en face mais au fond si Philippe il est tué aussi ça règlera la problème personne saura jamais que j'ai changé d'avis non je peux pas faire ça quand même qu'est-ce que je raconte je suis en train de dérailler je vais pas trahir mes amis qui m'ont fait confiance bon alors il faut que je trouve une autre solution peut-être que je peux le feinter ce boche demain que vais lui dire que je veux bien collaborer avec lui, je vais lui raconter ce qu'il a envie d'entendre, je vais lui promettre tout ce qu'il veut et puis quand il me libère je raconte tout à mes potes et ce disparaît dans un maquis voilà c'est ça la bonne solution. Bon alors demain voilà ce que je vais faire je lui dis d'accord et puis il m'explique ce que je dois faire je dis oui à tout et quand je suis libéré je pars me cacher loin de Paris dans la montagne voilà.

Paul fut réveillé par le gardien vers 6 h30. On le laissa se débarbouiller rapidement et même prendre un bol de chicorée. Elle était complètement lavassée, mais ça réchauffait tout de même. Il en avait bien besoin, d'autant qu'il n'avait dormi que quelques heures et avait besoin de toute sa lucidité pour affronter la partie difficile qu'il allait jouer ce matin.

On lui donna quelques habits propres, on le menotta et on l'introduit dans un fourgon cellulaire semblable à celui qu'il avait emprunté la veille, en compagnie de quelques autres prisonniers hâves et inquiets, le dos vouté par la peur et la soumission à leurs geôliers, souvent marqués par les séquelles des interrogatoires des jours précédents. *A quoi bon résister pendant des jours, si c'est pour se retrouver dans un état aussi pitoyable, pensa Paul. A force de vouloir jouer les héros, on se transforme en déchet humain. C'est complètement idiot, il faut que je trouve une autre solution.*

De son côté Kurt Langsfeld préparait aussi l'interrogatoire. *Celui-là, je sens qu'il va tout de suite me proposer de coopérer. Il a trop peur de la torture, il va essayer de me feinter pour prendre la poudre d'escampette. Il faut que je mate tout de suite, que je lui fasse perdre ses moyens pour qu'il s'effondre complètement et me mange dans la main. Donc, pas question de faire le gentil comme hier. Je vais lui mettre un petit coup de chauffe, comme ça au bout d'un quart heure il fera tout ce que je veux.*

- *Tu lui fais faire un petit tour de piste, mais tu ne laisse aucune trace, ok ? Je veux que ses potes ne puissent rien remarquer, dit-il à Carl. Tu fais le gros méchant, mais tu le garde intact !!*
- *A vos ordres, chef.*

Tous deux savaient que la torture n'était pas seulement un moyen de pression physique, mais aussi psychologique. C'était parfois moins la douleur elle-même qui faisait « craquer » les prisonniers que la crainte de cette douleur, la perspective de voir se reproduire à l'infini ces scènes d'horreur. Et, au fond, lorsque les hommes avouaient leurs actes, dénonçaient leurs camarades, acceptaient même de trahir en jouant le rôle d'espions infiltrés, c'était autant pour mettre fin à cette peur qu'à la douleur elle-même.

Kurt et Carl, chacun dans leur rôle, étaient des spécialistes de ce type particulier d'interrogatoire policier que l'on nomme la torture. Kurt concevait le processus général, combinaison subtile d'échanges verbaux, de mise en condition psychologique et de violences physiques, permettant d'amener le prévenu à résipiscence. Il s'appuyait pour cela sur un profilage psychologique de son

client, évaluant ses faiblesses nerveuses ou personnelles, ses possibilités de résistance, son accessibilité à tel ou tel type d'argumentation. Quant à Carl, en dépit de son aspect de brute épaisse - fort utile d'ailleurs pour instiller la peur dans l'esprit de ses victimes -, c'était un véritable virtuose en matière de dosage de la douleur, de gravité des blessures et de maîtrise des séquelles apparentes. Il pouvait faire terriblement peur sans faire très mal, faire très mal sans créer de séquelles graves, provoquer des séquelles irréversibles sans blessures apparentes, et infliger des blessures impressionnantes mais en fait peu dangereuses. Sa science était exactement complémentaire de celle de son patron Kurt, expert en manipulation psychologique. A eux deux, ils constituaient ainsi l'une des équipes les plus efficaces de la Gestapo parisienne, qui avait obtenu des résultats vraiment remarquables en matière de retournement des résistants et de démantèlement des réseaux.

Et Kurt était très optimiste concernant le cas de Paul. C'était visiblement un esprit faible, un paniquard, un lâche quoi. Le seul problème, c'est qu'il fallait le faire craquer tout de suite pour qu'il soit utile à quelque chose. Si le type ne s'effondrait pas aujourd'hui, il n'y aurait plus qu'à s'en débarrasser.

Mais Kurt était confiant dans l'effet de la petite mise en scène qu'il avait imaginée.

Au lieu d'être presque poliment introduit dans le bureau lambrissé de son officier traitant, où il s'attendait à mener comme la veille une sorte de négociation d'égal à égal, sans pression physique, qui le conduirait peut-être à obtenir sa libération, Paul fut brutalement extrait du fourgon cellulaire. Roué de coups dès l'entrée dans l'immeuble, il fut traîné sans ménagement jusqu'au sous-sol. Les mains liées dans le dos, on le fit brutalement s'agenouiller devant Carl, qui, sans dire une seule parole, le gratifia d'une violente paire de claques.

Paul fut stupéfait, abasourdi par ce traitement.

- *Mais où est monsieur Langsfeld ? Je voudrais parler à monsieur Langsfeld, s'il vous plaît !!*
- *Vous allez d'abord nous dire ce que vous savez !!* Dit le traducteur, un petit français à moustache avec une sale tête de fouine.

Carl se saisit alors de Paul et le traîna vers la baignoire, emplie d'une eau dégoûtante, pleine d'ordures et d'excréments. Sans rien dire, sans rien demander, il lui plongea brutalement la tête dans ce liquide immonde. Paul se débattit, tenta quelques secondes de retenir sa respiration, puis, à bout de souffle, laissa rentrer l'eau souillée dans ses bronches. Au cours des trente secondes qui suivirent, il vécut la terreur d'une mort prochaine, avant que la pression de ses deux bourreaux se relâche, le laissant ressortir la tête de l'eau.

- *Tu vas avouer, dis !!*

Paul suffoquait, les bronches remplies d'une eau dégoûtante. Il ne parvenait même pas à reprendre son souffle. Il parvint à ânonner.

- *Mais je sais presque rien !! Dites-moi ce que vous voulez savoir !! Je voudrais parler à monsieur Langsfeld, s'il vous plaît.*

Sans répondre, Carl lui replongea la tête dans la baignoire, après avoir cependant évalué son état de résistance physique pour éviter un accident regrettable. Le processus d'intimidation se poursuivit ainsi pendant une trentaine de minutes. Paul vivait un cauchemar : on lui demandait d'avouer quelque chose qu'il ne savait pas, on n'écoutait même pas sa réponse, on ne répondait pas à ses supplications de parler à Kurt Langsfeld, et on recommençait à le noyer dans cette eau écœurante.

- *Pitié, pitié !! Je ferai tout ce que vous voudrez, dites à monsieur Langsfeld que je voudrais lui parler s'il vous plaît.*
- *Ah salaud, tu veux rien dire, hein !! Bon, alors on va employer les grands moyens !! tu peux dire adieu à tes dents !!*

Et Paul, terrifié, fut brutalement attaché à l'endroit qu'il redoutait le plus : le fauteuil de dentiste.

- *Mais pourquoi vous faites ça ? Je veux bien faire ce que vous voulez !! Pourquoi je ne peux pas parler à monsieur Langsfeld ?*

Il reçut pour toute réponse un violent coup de bottin sur le crane, pendant qu'il était solidement attachés par des lanières de cuir au fauteuil, la tête coincée dans une sorte de casque d'acier et la mâchoire ouverte par une sorte de forceps. L'air méchant, implacable, Carl mit en route la fraiseuse et l'introduit dans la bouche de Paul. Celui-ci, totalement immobilisé, la mâchoire ouverte, n'avait même plus la ressource de hurler pendant que la tige de fer, tournant à plusieurs centaines de tours-minutes, commençait à fouailler l'une de ses molaires à la recherche du nerf profond.

Les trois premières minutes de l'opération parurent durer des heures à Paul, provoquant en lui une douleur comme il n'en avait jamais éprouvée de sa vie entière. Terrifié, il était désormais prêt à tout pour que cesse son supplice.

Au bout de trois minutes, Carl retira la fraise et dénoua le forceps.

Paul ne cria même pas. Il bredouilla simplement : « *je ferai ce que vous voulez. Dite à monsieur Langsfeld de venir, s'il vous plaît !!* »

Sans répondre, Carl recommença deux fois de suite la même opération, détruisant consciencieusement la molaire de Paul tout en tentant d'atteindre la racine du nerf.

A la troisième pause, pendant que Paul suppliait à nouveau de voir Karl Langsfeld, celui-ci apparut, détendu, dans le cadre de la porte.

- *Monsieur Langsfeld !! Monsieur Langsfeld !! Ah vous êtes là !!! S'il vous plaît, dites-leur d'arrêter, je ferai tout ce que vous voudrez !!!*
- *Tout ce qu'on voudra, vous êtes sur ? Vous n'allez pas essayer de nous feinter ??*

- *Non, non, je vous promets, je ferai ce que vous direz !!*

Et Paul était sincère en prononçant ces paroles.

C'est aussi ce que pensait Kurt Langsfeld. « *Il a craqué, il va accepter tout ce que je lui demande. Le risque, maintenant, c'est qu'il se ressaisisse en sortant d'ici et qu'il change d'avis. Il faut lui mettre encore un petit coup de frousse.* »

- *Très, bien, Paul. Je suis content que vous soyez plus raisonnable.*
- *Mais pourquoi vous m'avez torturé ce matin ? J'étais déjà d'accord pour travailler avec vous en arrivant...*
- *Paul, vous savez, les états d'âme, ici, ça peut changer souvent. Alors, on avait envie que vous compreniez qu'on ne plaisante pas, nous. Prenez ça comme un avant-goût de ce qui vous arrivera, à vous et à toute votre famille, et même à votre petite maîtresse adorée, si jamais vous essayez de nous doubler.*
- *Mais j'ai pas l'intention...*
- *C'est plus prudent pour nous. On a eu des cas dans le passé. Les types nous disent oui-oui à tout pour pas se faire torturer, on les libère, et puis ils prennent la poudre d'escampette et tout est à recommencer pour nous. Alors je veux juste vous dire que si vous essayez de nous faire ça, vous creusez juste votre tombe, et que vous passerez un sale quart d'heure avant qu'on vous jette dans la fosse. C'est compris ?*
- *C'est compris.*
- *A partir du moment où on vous laissera partir d'ici, vous serez surveillé de très près, en permanence. Si vous essayez de filer, on vous rattrapera. Si vous essayez de prévenir vos amis que vous travaillez pour nous, on l'apprendra. Si vous ne nous dites pas tout ce que vous savez, on s'en rendra compte. Alors, vous avez juste intérêt à être bien en règle avec nous, et comme ça vous n'aurez pas d'ennuis, d'accord ?*
- *D'accord, dit Paul, vaincu et soumis.*
- *Bon, maintenant on va monter dans mon bureau, et on va un peu travailler ensemble. Ensuite, vous redescendrez ici pour vous faire arranger la dent. Avec un vrai dentiste et sous anesthésie, cette fois. Vous avez mal ?*
- *Oui.*

Paul sentait une douleur aigue, lancinante, dans toute sa mâchoire. Ses poumons encore remplis d'eau sale avaient du mal à aspirer l'air. Un mal de crâne épouvantable faisait exploser sa tête. Des bouffées de nausées et de vertiges l'assaillaient en permanence. Sa bouche était emplie d'une odeur de sang,

provenant de sa dent blessée. Soudain, en pensant aux excréments qui flottaient dans l'eau de la baignoire, il se mit à vomir.

- *Allez, c'est normal après une séance comme ça, dit Kurt en lui tapant gentiment sur l'épaule. On va vous faire prendre une douche et mettre des vêtements propres. On va aussi vous faire une piqûre de calmants pour soulager votre mal de dent.*

L'eau tiède et pure coulant sur son corps provoqua en Paul l'effet bienfaisant d'une libération. L'injection d'anesthésiant mit provisoirement un terme à sa rage de dents. Habillé de neuf, il fut conduit dans le bureau de Kurt. Celui contemplait, punaisé au mur, un graphique compliqué, constitué de flèches reliant entre eux des rectangles et des ovales, la plupart vides, mais avec quelques noms dans certains d'entre eux.

- *Vous savez ce que c'est, ce schéma ?*
- *Non.*
- *C'est ce que nous savons de votre réseau, France debout. Vous voyez, nous ne savons pas grand-chose. Il y a déjà quelques noms ici et là, mais ils ont bien cloisonné le système, nous n'avons pour l'instant arrêté que quelques agents de liaison comme vous, et ils ne nous ont rien dit de bien intéressant. Enfin, c'est quand même par l'un d'eux qu'on est remonté à vous. Bien, vous voyez Paul, chacun défend sa patrie à sa manière. Vous, vous nous considérez comme des occupants, nous on veut débarrasser l'Europe du judéo-bolchévisme. Moi, je suis un tout petit rouage dans cette grande entreprise de purification. Ma mission, c'est de démanteler votre réseau avant l'été, parce qu'il nous a déjà fait beaucoup de mal. Je suis très fier qu'on me l'ait confiée et je ferai tout pour la mener à bien. Et je suis aussi très content de vous avoir rencontré, parce que vous allez pouvoir m'aider beaucoup.*
- *Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?*
- *Eh bien d'abord que vous me racontiez toute votre histoire, comment vous êtes rentré dans le réseau, qui vous a recruté, en quoi consiste votre mission, qui sont vos contacts connus, où il est possible de les localiser. Enfin, tout ce qui peut nous être utile. Ensuite, vous allez repartir aujourd'hui même pour Lyon, comme prévu, pour livrer votre courrier. Et puis, vous allez continuer à travailler pour votre réseau, comme auparavant : simplement, vous nous informerez très ponctuellement de ce que vous faites, vous recopierez toutes les correspondances qui passeront entre vos mains, Vous nous préviendrez à l'avance de toutes vos missions et de tous vos rendez-vous. Vous nous aiderez à identifier des suspects. C'est clair ??*
- *Oui.*
- *Eh, bien, on va commencer tout de suite. Vous allez nous raconter toute votre histoire.*

Paul s'exécuta. Mais d'emblée, il fut pris d'un irrépressible sentiment de honte à l'idée de livrer le nom de son vieil ami d'enfance Philippe, celui qui l'avait fait rentrer dans le réseau. Il tenta maladroitement de masquer la vérité un improvisant un mensonge sur le nom de son recruteur.

- *Paul, on ne va pas commencer comme ça, dit Kurt.*
- *Comment ça ?*
- *Comment s'appelle la personne qui vous a recruté ?*
- *Je ne me souviens pas de son nom, c'était un camarade de la fac de droit.*
- *Il vous a recruté et vous ne vous rappelez pas de son nom ? Vous vous moquez de moi ? vous pensez peut-être que je suis un imbécile ?*
- *Je vous assure...*
- *Il s'appelle Philippe Léger. C'est effectivement un camarade d'université à vous. Il nous a déjà tout raconté. C'est même grâce à lui qu'on vous a arrêté. Alors, vous voyez, Paul, ce n'est pas la peine d'essayer de nous faire des cachoteries, c'est même dangereux pour vous. Parce que si je m'aperçois que vous me mentez, que vous essayez de me cacher des choses on de m'embobiner, je vais encore me mettre en colère et je vais demander à Carl de s'occuper de vous. C'est compris ?*
- *C'est compris, dit Paul dans un souffle.*
- *Alors, vous allez continuer à nous raconter votre petite histoire, mais sans rien oublier cette fois. Vous voulez un café ?*
- *Oui, je veux bien.*

Les événements dramatiques de la matinée, la souffrance physique, la peur, la tension nerveuse, avaient épuisé Paul. Livide, affalé sur sa chaise, soumis à des accès de toux et de tremblements, le corps couvert d'une sueur glacée, l'estomac noué, les jambes flageolantes la bouche nauséuse, il avait désespérément besoin d'un peu de repos, d'une heure de sommeil ou au moins d'un remontant pour lui permettre de tenir le choc.

- *Et quand vous aurez dit ce que vous savez et reçu mes instructions, vous pourrez dormir une heure ou deux avant de prendre le train.*
- *Merci.*
- *Allez, prenez cinq minutes pour boire votre café, et puis après on reprendra votre déclaration.*

Il en fut ainsi. En fait Paul n'avait pas grand-chose à révéler : il ne connaissait personnellement presque personne, les caches et les rendez-vous auxquels il devait se rendre changeaient en permanence. Bref, le réseau était bien cloisonné, et tout avait été prévu pour limiter l'impact possible de l'arrestation d'un de ses membres sur la sécurité des autres. Enfin, il livra le peu qu'il savait, quelques surnoms, quelques boîtes aux lettres, quelques descriptions de visages.

Mais surtout, il commença immédiatement après l'arrachage de sa molaire et une heure de repos, sa nouvelle vie d'espion infiltré dans son propre réseau de résistance. Il partit pour Lyon, livra comme prévu ses documents, dûment recopiés, vers la boîte aux lettres habituelle, devant laquelle la Gestapo installa une discrète surveillance. Et, quelques heures plus tard, l'homme qui passa recueillir les documents fut à son tour identifié et suivi, mais sans être arrêté.

L'idée de Kurt Langsfeld était en effet de procéder à une lente infiltration du réseau. Plutôt que d'arrêter le menu fretin des agents de liaison chaque fois que l'occasion s'en présentait, il préférait prendre le temps de remonter les filières - caches, lieux de rendez-vous, visages nouveaux, planques discrètes – de manière à obtenir une vision d'ensemble du réseau et surtout, de parvenir à identifier ses chefs. Car seule l'arrestation de ceux-ci permettait de diminuer réellement les capacités de nuisance de ces organisations très cloisonnées. Et, si par chance, les gros bonnets étaient sensibles à la torture, on pouvait même obtenir un démantèlement complet. c'étaient alors, en quelques jours, des centaines de résistants qui tombaient d'un coup dans les filets de la Gestapo.

Kurt Langsfeld s'était donné deux à trois mois pour parvenir à ce résultat, et Paul représentait dans son dispositif un maillon important – pas le seul d'ailleurs, car il disposait également, ça et là, de deux ou trois autres sources d'information partielles, mais néanmoins précieuses. Il espérait bien, avec un peu de persévérance et de chance, parvenir à compléter un puzzle encore bien fragmentaire, où manquait notamment, pièce maîtresse, le nom des principaux responsables et du chef suprême : sans doute un général ou un haut fonctionnaire, proche des milieux gaullistes et vraisemblablement chargé d'une mission plus large : coordonner l'action des réseaux de résistance de la zone libre et de la zone occupée. L'enjeu, dans ce cas, ne se limitait pas à empêcher le déraillement de quelques trains ou le mitraillage de quelques patrouilles : c'était toute la sécurité des troupes d'occupation en France, toute la stabilité du régime de Vichy qui étaient en cause. Beau succès pour Kurt en perspective, s'il parvenait à identifier et mettre hors de nuire cet individu, et qui lui vaudrait peut-être une nomination au grade si convoité de sturmbannführer.

Cependant, Paul exécutait de manière presque mécanique, avec une obéissance parfaite, les ordres de Kurt. Pourquoi, une fois libéré, n'avait-il pas choisi, au contraire, de prendre la poudre d'escampette et d'échapper à son sinistre rôle de traître et d'indicateur ?

Simplement parce qu'il était tétanisé par la peur.

Je pourrais me mettre à courir là pour leur échapper, mais ils ne surveillent tout le temps ils me rattraperaient je ne veux pas qu'ils m'arrachent toutes les dents et puis aussi ma femme Hélène qu'est-ce qu'ils lui feraient je peux pas faire ça à Hélène si je m'enfuis c'est comme l'abandonner à la Gestapo et puis qu'est-ce que je vais dire aux autres que j'ai dit tout ce que je savais à la Gestapo pour être libéré et que maintenant je les espionne pour le compte des boches ? Mais ils risqueraient de ne pas me croire

et de me liquider comme traître au fond je les ai déjà trahis alors j'ai pas d'autre choix que continuer et puis sinon ils vont me torturer mais si les autres apprennent que je les trahis ils vont sûrement me liquider peut-être qu'eux aussi ils essayeront de me faire parler avant mais qu'est-ce qui se passera quand le réseau sera liquidé peut-être que les Allemands me liquideront aussi mais Langsfeld a promis qu'il me laisserait tranquille même si j'essaye d'être le plus efficace possible ils m'utiliseront pour d'autres missions contre les Résistants comme ça ils auront besoin de moi et ils ne me liquideront pas en fait je pourrais aussi assassiner Langsfeld à un rendez-vous ils fouillent à l'entrée mais j'ai une idée pour arranger ça mais s'ils me prennent après si je n'ai pas le courage de me tirer tout de suite une balle dans la tête alors je passerai un sale quart d'heure dans les sous-sol Carl il ne me loupera pas si je tue son chef donc c'est pas une bonne idée le mieux c'est encore d'obéir à la Gestapo peut-être comme ça s'ils gagnent la guerre ils me donneront un poste de fonctionnaire ça serait bien ça la sécurité plus besoin d'angoisser à cause de la guerre, qui fait ci, qui fait ça ils sont en pleine offensive en Russie et en Lybie les Allemands ça à l'air bien parti pour eux au fond c'est le moment de choisir son camp et comme ça ils ne me tortureront pas mais les autres ceux du réseau il faudra tous les supprimer pour qu'on ne puisse jamais savoir que c'est moi qui les ai fait arrêter.

Tout de déroula à peu comme l'avait prévu Kurt. Paul fournit régulièrement, à travers une copie intégrale des courriers passant par ses mains, des informations nombreuses à la Gestapo. Certes, la plus grande partie des messages les plus importants étaient codés, un code suffisamment complexe pour résister aux tentatives de décryptage. Certes, d'autres étaient rédigées dans un style imagé ou allusif qui ne permettait pas de comprendre la teneur exacte des informations communiquées. Mais, de temps à autre, un nom, une adresse, une information en clair permettaient de compléter peu à peu le puzzle.

Et surtout, Paul réussit au bout de quelques temps à gagner la confiance de ses supérieurs de la Résistance par l'imperturbable régularité de ses services. Et, un beau jour de l'été 1942, se produisit un événement décisif : à l'occasion de l'une de ses missions à Lyon, Paul fut directement contacté par son destinataire, qui lui donna rendez-vous dans une maison discrète. Il était chargé d'une mission nouvelle, extrêmement importante pour l'avenir du réseau : préparer sur place une réunion entre plusieurs chefs majeurs de la Résistance, destinée à coordonner leur action. Il se mit à l'œuvre, sans oublier d'informer régulièrement ses officiers traitants des progrès du projet. Et, le jour dit, ce furent, non un seul chef de réseau, mais une demi-douzaine qui tombèrent dans les mailles du filet tendu par la Gestapo.

Il était convenu avec Kurt qu'au moment de l'arrestation, Paul ferait mine de s'enfuir à temps, sous les balles imprécises des boches, pour détourner les soupçons de ses camarades. Le plan se réalisa comme prévu, et, le soir du 12 octobre 1942, Kurt Langsfeld pouvait se féliciter d'avoir porté un coup décisif aux réseaux gaullistes, à travers l'arrestation de leurs principaux chefs.

Dans les jours qui suivirent, Paul fut très sollicité par les services de la Gestapo lyonnaise. Il fallait aider à identifier les suspects, préciser le rôle de chacun d'entre eux au sein des différentes organisations, suggérer des pistes pour les interrogatoires, aider à vérifier la vraisemblance de telle ou telle réponse.

Bien entendu, Paul opérait sous le sceau du secret. Pour lui c'était une question de vie ou de mort. Et, pour la Gestapo, cela ménageait la possibilité de le réutiliser pour des opérations ultérieures.

Quelque chose, cependant, inquiétait beaucoup Paul. Les comptes rendus des interrogatoires, comme les conversations de cellules rapportées par des mouchards, montraient que la plupart des victimes du coup de filet pensaient qu'ils avaient été trahis par l'un des leurs. Et, même si Paul n'était pas universellement désigné comme le coupable, la possibilité d'une trahison de sa part était évoquée de manière récurrente.

Il paniqua et alla voir Kurt Langsfeld.

- *Il y en a plusieurs qui m'accusent de les avoir donnés.*
- *Oui, c'est vrai, ils trouvent que votre fuite est suspecte. Vous n'êtes que trois du groupe à avoir réussi à vous échapper.*
- *Mais comment on peut faire pour que ça ne s'ébruite pas ? Sinon, je suis un homme mort.*
- *Oui, je sais, c'est ennuyeux. Ecoutez, il y a trois possibilités : on vous arrête et on vous torture comme les autres, et puis on fait semblant de vous fusiller et on vous donne des papiers pour partir en Espagne ; ou bien vous allez vous cacher dans le maquis du Vercors, vous nous donnez des informations si vous pouvez, mais vous risquez d'y passer comme les autres le jour où on décidera d'éradiquer ça.*
- *Et la troisième solution ?*
- *Vous travaillez officiellement pour nous. A vous de choisir. Vous nous avez aidés, je vous donne ma parole d'officier que je vous donnerai une chance de vous en sortir. A vous de choisir laquelle.*
- *Mais les Résistants que vous avez arrêtés, qu'est-ce qu'ils vont devenir ? est-ce que peux être sûr qu'ils ne me dénonceront jamais ?*
- *Oh, ça, je vous donne ma parole aussi que vous n'avez pas à vous en préoccuper. Trois sont déjà morts sous la torture ; les autres, quand on les aura fait parler, on les fusillera où on les enverra quelque part d'où personne ne revient jamais.*
- *Ah ! Bon ! vous êtes sûr qu'ils ne pourront pas me dénoncer ?*
- *Tout à fait sûr. Dans deux ou trois mois tout au plus, ils seront tous morts.*

Paul poussa un soupir de soulagement. Mais, au fond de lui dans ses nuits d'insomnie, il n'était pas tout à fait rassuré. Et si l'un d'eux survivait, revenait l'accuser ? Mais non, ce n'est pas possible, de toute façon l'Allemagne va gagner la guerre et tous les terroristes seront mis hors d'état de nuire. Mais si elle perdait la guerre ? Et qu'est-ce que je vais faire maintenant ? M'enfuir en Espagne ? Mais avec quel argent, et puis je connais personne là-bas. Devenir assistant-tortionnaire rue des Saussaies ? Ah, non j'ai trahi pour sauver ma peau, je suis peut-être un lâche, un type sans dignité, mais pas un salaud tout

de même !! Alors, il reste le Vercors... Peut-être que ça fera taire les soupçons ? Mais si quelqu'un m'accuse là-bas, qu'est-ce que je dirai ? Et puis c'est dangereux le maquis, c'est vraiment stupide d'aller se cacher au milieu de résistants pour échapper à d'autres résistants qu'on a trahis en risquant de se faire descendre par les nazis qu'on a servis !!! Mais j'ai pas vraiment le choix, au fond, je suis un homme fini. Je vais aller dans le Vercors. Mais si j'étais vraiment courageux, je ne tirerais une balle dans la tête !!!

Et c'est ainsi que Paul Dubois entra dans une longue nuit de terreur qui ne prit fin qu'avec sa vie. Il eut d'abord constamment peur, pendant les deux années de sa présence dans le maquis, d'être identifié comme le traître qui avait livré les chefs de la résistance. Il eut ensuite peur, lorsque le maquis fut anéanti par les Allemands et la milice, d'être abattu par les nazis. Et ayant survécu par miracle, il eut ensuite constamment peur, après la Libération, que les bruits insistants concernant sa trahison – heureusement invérifiables faute de témoins survivants -, ne débouchent sur une arrestation et un procès en bonne et due forme. Ce fut pour lui jusqu'à son dernier souffle, une panique, un vertige de tous les instants, une obsession sans remède qui l'empêcha de jouir, pendant des dizaines d'années, d'un seul instant de bonheur et de paix, le conduisant parfois aux limites de l'hallucination et de la folie lorsque, dans ses cauchemars nocturnes, il voyait pointer vers lui les doigts accusateurs de camarades qu'il avait envoyés à la mort. Quel châtement terrible que cette peur permanente, pour un homme, qui justement, avait accepté de trahir pour échapper à la peur !!!

Fin

Remerciements à Huguette Hatem